

Une vie de plaidoyer à l'égard des esclaves et des femmes

Par Anne Guillard

Au milieu des champs de coton, de tabac et d'indigo naît Sarah Moore Grimké le 26 novembre 1792. La plantation de son père à Charleston est l'une des plus grandes de la Caroline du Sud. D'ascendance germanique et française, huguenote, celui-ci appartient à l'aristocratie locale qui concentre tous les pouvoirs : il est juge et planteur. En atteste le manoir de style géorgien colonial dont il a fait sa résidence. C'est dans un faste inimaginable que Sarah Grimké, issue d'une fratrie de quatorze frères et sœurs, grandit grâce au labeur des centaines d'esclaves que possède sa famille. Comme à chacun, on lui attribue une servante noire. Des préceptrices sont engagées pour former les jeunes filles à la conduite de leur futur ménage, dispensant les savoirs essentiels en couture, musique et peinture. Son intelligence est frustrée, sa sensibilité heurtée. Son frère Thomas, de six ans son aîné, parti étudier le droit à l'Université de Yale, lui transmet ses manuels d'études. En parfaite autodidacte, Sarah Grimké complète l'apprentissage obligatoire des bonnes manières par des rudiments d'histoire, de langues anciennes et de sciences naturelles. Impossible toutefois d'approfondir ces connaissances car l'accès aux études est encore prohibé aux femmes.

Avec le sérieux propre à l'enfant, elle s'applique à chercher une cohérence entre son expérience de la vie, teintée de rapports de domination, et les textes de l'Évangile qu'elle écoute attentivement au culte du dimanche. À mesure que devient évidente la dichotomie croît son désarroi. Comment est-il possible que mes parents, de